

LE BULLETIN
DES
RECHERCHES HISTORIQUES

VOL. XLVIII

LEVIS, MAI 1942

No 5

LE NEOPHYTE AHUNTSIC

Dans sa *Relation*, signée à Ihonatiria (pays de Hurons), le 16 juillet 1636, saint Jean de Brébeuf rapporte ce qui suit: "Ils (les Nipissiriens) nous firent à la vérité un grand discours comme d'amis, qui tendoit, ou à nous faire quitter tout à fait le pays des Hurons, ou au moins, la nation des Ours, comme la plus meschante de toutes, qui avoit massacré Estienne Bruslé & le bon Père Nicolas Recolet avec son compagnon" (1).

Quel était ce compagnon du P. Nicolas Viel? Le P. Chrétien Le Clercq va nous l'apprendre. Après deux années passées à évangéliser les Hurons, le P. Nicolas fut invité par eux à les accompagner à la traite. "Il se servit de cette occasion pour venir faire sa retraite dans nostre convent de Notre Dame des Anges & prit même un de ses disciples le petit Ahautsic qu'il avoit instruit à la Foi & baptisé" (2). Et, un peu plus bas, il ajoute que, se trouvant dans son canot avec trois sauvages scélérats, ceux-ci "le précipitèrent dans l'eau avec son petit disciple Ahautsic au dernier Sault en descendant à Mont Royal" (p. 321).

Cette assertion émise par Le Clercq que le compagnon du P. Viel était un jeune huron, que le saint missionnaire avait lui-même instruit et baptisé, a été enregistrée par l'his-

(1) *Relations des Jésuites*, édit. Thwaites, X, 78.

(2) *Premier établissement de la Foy dans la Nouvelle-France*, Paris, M DC XCI, I, 320.

toire. Charlevoix, Kalm, Shea, Ferland, Faillon, sans oublier les abbés Beaubien (3) et Desrochers, ces deux derniers, historiens du Sault-au-Récollet, tous la répètent à l'envi.

La poésie, le dessin, la peinture ont interprété cet épisode de nos annales. Qui n'a présent à la mémoire le magnifique tableau où Delfosse fait revivre les indiens meurtriers, dont l'un, armé de son aviron, donne le coup de grâce au jeune huron chrétien, qui coule dans les rapides bouillonnants de la Rivière-des-Prairies (4).

Le marbre, plus fidèle, a été appelé lui aussi à garder ce souvenir. Le 30 mai 1903, au cours de fêtes mémorables (5), deux statues de granit étaient dévoilées en face de l'église du Sault-au-Récollet; l'une représentait le P. Viel, l'autre, son jeune converti, Ahuntsic (6). Sur le socle de cette dernière se lisait une inscription:

CE MONUMENT A ÉTÉ ÉRIGÉ LE
24 MAI 1903
PAR LES PAROISSIENS DU
SAULT-AU-RÉCOLLET
POUR PERPÉTUER LA MÉMOIRE DE
LA MORT HÉROÏQUE DU JEUNE NÉOPHYTE
AHUNTSIC
PRÉCIPITÉ PAR DE MÉCHANTS HURONS
AVEC SON PÈRE SPIRITUEL
NICOLAS VIEL RÉCOLLET
AU DERNIER SAULT DE LA RIVIÈRE DES
PRAIRIES AU PRINTEMPS 1625

Deux autres monuments rappelèrent encore par la suite la fin glorieuse du huron chrétien, l'un en 1915, l'autre en 1926 (7).

(3) Références aux auteurs mentionnés, dans *Notes bibliographiques. Le Père Nicolas Viel*, par le P. Hugolin Lemay, 1932, nos 11, 13, 16, 17, 18, 28.

(4) Reproduit dans *Le Sault-au-Récollet* par René Desrochers, ptre, 1936, p. 14.

(5) Sur ces fêtes, voir *Notes bibliogr.*, nos 29-34.

(6) Reproduite et accompagnée d'une notice, dans *Les monuments commémoratifs de la province de Québec*, par P.-G. Roy, 1923, II, 311-313.

(7) Cf. P. Hugolin, 1. cit. Nos 43ss. et 70ss. P.-G. Roy, 1. cit. pp. 315-317.

Si l'argument de prescription valait en histoire, nous aurions mauvaise grâce de nous insurger contre une opinion qui a eu cours pendant deux siècles et demi. Mais cela n'est pas. Un fait historique vaut ce que valent ses sources, ou, si l'on préfère, il vaut ce que valent les autorités sur lesquelles il s'appuie. Or, dans l'occurrence, nous sommes en présence de deux autorités qui s'affrontent : le P. Chrétien Le Clercq et le Fr. Gabriel Sagard. Il est juste que nous exigeons de chacun ses lettres de créance.

Pour nous renseigner sur la mystérieuse identité du compagnon du P. Viel, quelles garanties apporte le P. Le Clercq? Il arrive au Canada en 1675 (8), cinquante ans après la noyade du Sault, dans une contrée où les Récollets ont été à peu près ignorés durant quarante ans. Au lieu du martyr, le nom même du héros s'est évanoui : c'est le Sault-au-Récollet. Les détails de la tragédie, si tant est qu'on ait pu les obtenir des indiens, seuls témoins de l'agression, c'est, avant tous autres, les récollets de la fondation qui ont pu les conserver et Sagard tout le premier. Le petit frère a été le compagnon de voyage du P. Viel ; il a vécu à ses côtés ; il a partagé le même dénuement et les mêmes peines. Il a accompli les mêmes randonnées et fréquenté les mêmes personnes : français et sauvages. Au surplus, il prépare une *Histoire* et se tient à l'affût de toutes les nouvelles. Il a appris que le P. Viel a péri dans un rapide et il trouve moyen de relater le fait en 1632, dans son *Grand Voyage* (9). Plus tard, en 1634, la *Relation* du P. Le Jeune apporte de nouveaux détails. (10), que Sagard consignera soigneusement, deux ans après, dans son *Histoire du Canada*.

Ajoutons que, à tort ou à raison, le P. Le Clercq s'est acquis la réputation de "broder" sur ses textes, tandis que Sagard est la probité même.

(8) P. Hyacinthe Lefebvre, *Histoire chronologique des Récollets de Paris* . . . 1677, p. 133.

(9) P. 350. Le P. Hugolin témoigne qu'il n'est pas familier avec cet ouvrage lorsqu'il écrit (*Notes* . . . no 3) : "L'auteur n'y mentionne toutefois pas la mort du P. Viel".

(10) *Relations*, VII, 232.

En somme, historien plus consciencieux, le Fr. Gabriel Sagard est aussi plus voisin des faits, et nous n'hésitons pas à faire nôtre ce verdict de l'abbé Scott: "C'est une règle de bonne critique historique qu'on doit préférer le récit d'un contemporain, d'un témoin oculaire surtout, aux dires d'un écrivain postérieur et éloigné du théâtre des événements, à moins que le premier ne se montre évidemment égaré par la passion. Et ainsi, pour les débuts de l'histoire du Canada, au P. Leclercq, nous préférons l'honnête Sagard . . ." (11).

Personne n'ignore que l'*Histoire du Canada* du Fr. Gabriel Sagard n'est que son *Grand Voyage du pays des Hurons* remis sur le métier et plus développé. Voyons ce que ces deux sources vont nous apprendre du jeune Ahuntsic.

"Pendant qu'on disposait leur petit fait (12), ils (les PP. de la Roche-d'Aillon et de Brébeuf) s'informèrent du Père Nicolas par le moyen du Truchement Huron, mais ayans appris qu'ils l'avoient noyé au dernier saut, avec nostre petit disciple Auhaitsique, ils en furent fort affligez, & contraincts de s'en retourner a Kebec sans rien faire, n'ayans pas eu assez de courage pour passer ce coup-la aux Hurons, comme ils le firent l'année d'après . . ." (13).

Au premier abord ce texte ne paraît pas s'écarter de celui de Le Clercq. Un véritable historien remarquera cependant que, sous la plume de Le Clercq, "Auhaitsique" est devenu "Ahautsic" (14), et "notre disciple", — expression par laquelle Sagard semble prétendre avoir sa part d'enseignement, — s'est transformé en "un de ses disciples". Qu'Auhaitsique fût huron, rien ne l'indique dans le texte qui vient d'être cité. C'était la coutume des sauvages de donner des noms indiens à ceux qui les fréquenaient: pour eux, Jacques Hertel s'appelle Otsie'ka (15); Nicolet, Achirra;

(11) *Chrestien Leclercq*, dans *Nos anciens historiographes*, 1930, p. 31.

(12) Lire: faix (bagages), d'où: portefaix.

(13) Sagard, *Histoire du Canada*, 1636, p. 874. Cet ouvrage est cité d'après l'édition Tross, 1865-1866.

(14) Ce nom a revêtu plusieurs formes. Sagard écrit: "Auhaitsique" et "Auhaitsiq"; Le Clercq, "Ahautsic"; le P. F. Martin, S.J. (*Le P. de Brébeuf*, Paris, 1877, p.31) "Aentic". L'orthographe officielle, à résonnance anglaise, est "Ahuntsic".

(15) *Journal des Jésuites*, édit. 1892, p. 159.

Couture, Ihandich (16); Jean Amiot, Antaiok (17). Inutile de remarquer qu'un disciple, — on dirait aujourd'hui: un élève, — peut apprendre bien autre chose que la religion.

Mais poursuivons. Dans son *Grand Voyage*, Sagard souligne les dangers qu'il courut en allant aux Hurons et, à ce propos, fait mention du P. Viel et de son compagnon: "Le ne fay point icy mention de tous les hazards et dangers que nous courusmes en chemin, ny de tous les sauts où il nous fallut porter tous nos paquets par de tres-longs et fascheux chemins, ny comme beaucoup de fois nous courusmes risque de nostre vie, et d'estre submergez dans des cheutes et abysmes d'eau, comme a esté du depuis le bon Pere Nicolas et un jeune garçon François nostre disciple, qui le suyvoit de pres dans un autre Canot, pour ce que ces dangers et perils sont tellement frequents et journaliers, qu'en les descrivans tous, ils sembleroient des redites par trop rebatues . . ." (18).

Dans ce nouveau texte du Fr. Sagard, l'expression "notre disciple" se retrouve, mais le nom propre "Auhaitisque" a fait place à "un jeune garçon François". Pour qui est familier avec l'orthographe du XVII^e siècle, le sens naturel de ce membre de phrase est "un jeune garçon français", et c'est ainsi que l'a compris H.-H. Langton, le traducteur du *Grand Voyage*: "as happened afterwards to good Father Nicolas and a young French boy, a pupil of ours" (19). La Direction de *Nova Francia*, rappelant les Anniversaires Historiques de 1925, écrivait à son tour: "Il mourut le P. Viel, Recollet, et un jeune Français" (20). Le

Par malheur, un autre texte de Sagard contredit formellement cette interprétation, et si le P. Jones avait bien voulu parcourir en entier l'oeuvre du récollet, il aurait trouvé, à n'en pas douter, le mot de l'énigme. Ouvrons l'*Histoire* du bon frère, à la page 367:

(16) *Relations*, 28, 182.

(17) *Relations*, 32, 136.

(18) *Le Grand Voyage du Pays des Hurons*, 1632, pp. 349-350, cité d'après l'édition de *The Champlain Society*, 1939, p. 396. Le même texte est reproduit presque mot pour mot dans *Histoire du Canada*, p. 806.

(19) L. cit. p. 252.

(20) *Nova Francia*, I (1925), (130).

P. Jones, toutefois, le savant auteur de *Old Huronia*, n'osant pas contredire l'opinion courante, consent à lire: "un jeune garçon, François, notre disciple" (21). Dans cette hypothèse, François serait le nom reçu au baptême par Auhaitisque.

"Je veux bien advertir aussi les nouveaux François qui vont entr'eux (les indiens) que s'ils ne sont soigneux de leur dire leur propre nom dès leur arrivée, que les Sauvages ne manqueront pas de leur en imposer de ceux qu'ils croient leur mieux convenir."

"A ce jeune garçon qui vint demeurer avec nous dans le pais des Hurons à cause qu'il estoit jeune, petit & fretilant, ils l'appellerent Auhaitisque, qui veut dire petit poisson. A un autre François un peu turbulent & leger de la main, ils lui donnerent le nom de Houaonton, qui signifie fascheux & querelleur."

Plus de contestation possible: Auhaitisque est bien un jeune garçon français qui est venu demeurer avec les Récollets au pays des Hurons. Et pourquoi? A n'en pas douter pour apprendre le langage du pays et devenir plus tard truchement (interprète). Aussi Sagard peut-il dire, au souvenir des leçons données: "notre disciple". Le bon frère a, en effet, bien connu le petit Auhaitisque, qui, par son imprudence, causa un jour tout un émoi au village de Carhagouha. Laissons le récollet nous faire part de ses souvenirs:

"Il nous arriva encore une autre seconde appréhension, mais qui se tourna bien tost en risée, ce fut que certains petits Sauvages ayans des racines qu'ils appellent Ooxrat (22), ressemblans à un petit naveau ou chataigne pelée, qu'ils venoient d'arracher pour leurs cabanes, un jeune gar-

(21) Dans *Fifth Report of the Bureau of Archives for the Province of Ontario*, 1908. Toronto, 1909, pp. 283-284.

(22) Cette plante, que Sagard, dans son lexique, appelle "naveau à purger le cerveau", serait d'après le R. P. Robert, O.F.M. l'*Arisaema triphyllum*. Cette aroïdée, de la famille des gouets, appelée Kah-a-hoo-sa en iroquois, vulg. oignon sauvage, Jack-in-the-pulpit, est commune dans les bois riches de la Pointe-Pelée, Ont. Cf. C. K. Dodge, *Liste annotée des plantes à fleurs et des fougères de la Pointe-Pelée, Ont.*, Ottawa, 1917; Fr. Marie-Victorin, *Flore laurentienne*, p. 840-842.

çon François nostre disciple (23), leur en ayant demandé & mangé une ou deux sans s'informer de ses effets, les trouva bonnes au commencement, & d'un goust assez agréable, mais se convertist soudain en de tres-cuisantes & picquantes douleurs, qu'il sentoit partout dans la bouche et la langue, qu'il avoit comme en feu, & outre cela les phlegmes luy distilloient continuellement de la bouche qu'il tenoit ouverte, la teste panchée en bas pour leur donner cours, ce qui me faisoit compassion.

“S'il estoit bien empesché en ses maux, l'apprehension de la mort luy estoit la plus sensible, comme à nous mesmes l'ignorance de sa maladie, jusque à ce que les Sauvages nous eurent adverty en se gaussant plaisamment, que le garçon en tenoit, mais qu'il n'en mourroit pas pourtant. Cela nous consola fort, car je vous assure que nous nous trouvions bien empeschez, & ne scavions quel remede apporter à ce mal inopiné.

“Je vous manifesteray comme les Sauvages en usent pour leur santé, avec fruit & sans douleur, mais au préalable, il faut que ie vous dise que nostre petit disciple n'y fut pas le dernier pris, car quelques François s'estans trouvez presens à sa disgrâce, y tromperent plusieurs de leurs compagnons qui en murmuroient assez pendant que les autres s'esgergeoient de rire” (24).

Lorsque Sagard appelle Auhaitisque: “notre disciple”, il prend ce mot, semble-t-il, dans un sens particulier. Auhaitisque seul est “disciple” des Pères, alors que beaucoup d'enfants hurons fréquentent leur cabane. Bon nombre de petits sauvages, remarque notre auteur, “sont douez d'une petite gravité si iolie & d'une modestie naturelle si honneste, que cela les rends extremement agreables & amyables, de sorte que ie prenois un singulier plaisir de leur enseigner les lettres & de les instruire en la Loy de Dieu, selon qu'ils en estoient capables; aussi en avions-nous tousiours plusieurs dans nostre cabane, où nous leur donnions facile accez, aux heures qui ne nous estoient point incommodés, et non sans

(23) Le texte correspondant, mais un peu différent, du *Grand Voyage* porte: “un jeune garçon François qui demouroit avec nous” (p. 269).

(24) *Histoire . . .* pp. 663 ss.

quelque difficulté aux mauvais garçons, pour les obliger à imiter les bons" (25).

Les occupations du jeune Auhaitisque consistaient, sans doute, outre l'étude de la langue huronne, à servir la messe et à rendre aux missionnaires mille petits services compatibles avec son âge. Les Pères Jésuites, leurs *Relations* en font foi, eurent, en tout temps, de jeunes garçons sous leur tutelle (26). Saint Jean de Brébeuf raconte dans sa *Relation* du 27 mai 1635, toutes les avanies qu'eurent à subir ses compagnons de route: l'un "le petit Martin (27), écrit-il, fut bien rudement traité, et en fin abandonné aux Bissiriniens, où il demeura si longtemps qu'il fut quelques deux mois en chemin & n'arriva aux Hurons que le dix-neufième de septembre" (28). La *Relation* de 1648, à son tour, fait un splendide éloge des vertus de Jean Amiot, "élevé en la maison de Sainte-Marie" aux Hurons (29).

Auhaitisque dut être l'objet de pareils soins de la part de ses éducateurs récollets et l'on comprend que le P. Nicolas Viel, étant le dernier religieux à quitter la mission, ne voulut pas laisser son cher disciple aux soins des interprètes, dont la plupart étaient sans mœurs. Ce voyage finit de la manière tragique que l'on sait. La haine du missionnaire engloba le disciple. Un même motif les voua tous deux à la mort. Si, un jour, les témoignages du P. Paul Le Jeune et de saint Jean de Brébeuf font placer le P. Nicolas Viel au rang des martyrs, on ne voit pas pourquoi le petit Auhaitisque ne participerait pas au même triomphe, à l'instar des saints Lalande et Goupil.

(25) *Histoire* . . . p. 343. Les Récollets auraient grandement souhaité emmener quelques-uns de ces garçons en France, mais toujours une affection trop tendre entre mères et enfants mit obstacle à leurs projets (V. p. 344).

(26) Cf. Jones, 1. cit. pp. 301, 310, 321, 327, 334, etc.

(27) S'il s'agit d'Eustache Martin, fils aîné d'Abraham Martin, de Québec, l'enfant n'aurait eu alors que 12 ans, ayant été baptisé le 24 octobre 1621 (V. Tanguay).

(28) *Relations*, 8, 80.

(29) *Ibid.*, 32, 138.

Qu'ajouter à l'adresse du P. Chrétien Le Clercq qui a mis l'histoire en déroute? Nous croyons, pour notre part, qu'il s'est documenté, et uniquement, dans Sagard. Par malheur, il a mal lu son devancier. Jugeant, d'après son nom, qu'Auhaitsique était huron, il a traduit disciple par néophyte et s'est cru en droit d'affirmer que le P. Viel avait instruit et baptisé l'enfant. Assurément son erreur ne consolidera pas sa réputation d'historien. Et, pourtant, les historiens subséquents, pour s'être mépris avec Le Clercq, avaient-ils mieux lu Sagard? Une rectification en histoire doit-être une mise en garde. Souhaitons que la nôtre ait cette utilité.

P. ARCHANGE GOUBOUT,

LE CASTEL SOUTERRAIN D'UN COLON DE MONTREAL AU 17^e SIÈCLE

Dans le groupe des colons venus à Montréal en 1653, il en est un qui se distingue. Contrairement à la plupart de ses camarades, il préféra le célibat au conjungo, la solitude à la compagnie et de plus il eut l'idée de se faire un logis à nul autre pareil.

Cet original ne nommait Mathurin Jouaneaux. Après cinq ans de séjour en la colonie, M. de Maisonneuve lui accorda, en 1659, une terre de quinze arpents dans cette partie de l'île qui devint le domaine des seigneurs et qui s'appela *Saint-Gabriel*.

Comme les autres concessionnaires, Jouaneaux devait défricher la terre et y bâtir maison. Mais il était dangereux alors de s'occuper de culture à quelque distance du fort de Ville-Marie. Néanmoins, il réussit à mettre 5 arpents en

valeur et pour ne pas s'exposer "aux surprises des Iroquois", il se creusa *une retraite sous terre dans son champ*.

"Ce réduit obscur ne recevait le jour que par une petite porte . . . et un vieux tronc d'arbre, creusé par le laps du temps, *servait de tuyau à la fumée de son foyer*."

L'ermite Jouaneaux demeura seul dans cette tanière, cependant il est permis de croire qu'il n'y loga pas en toute saison.

Tout en continuant le défrichement et la culture, il avait, dès 1660, fait don de sa terre aux religieuses de l'Hôtel-Dieu, car il voulait fuir les occasions de péché et se séparer du monde autant que faire se pouvait. (Basset, 12-3-60.)

En 1665, "il travaillait avec quatre hommes sur sa terre et pendant qu'il leur apprêtait à diner les Iroquois fondirent sur ses compagnons, en tuèrent deux et firent les deux autres prisonniers." Jouaneaux échappa parce qu'il était à ce moment dans une petite grange. Ce malheur ne l'empêcha pas de reprendre sa tâche avec de nouveaux aides . . .

"Ce bon serviteur ayant épuisé tout à fait ses forces et se voyant incapable de se rendre utile à l'Hôtel-Dieu, il résolut de repasser en France pour recueillir quelque bien de patrimoine qui lui restait et se suffire ainsi à lui-même. Les Hospitalières firent tout ce qu'elles purent pour le retenir; et malgré leurs représentations et leurs vives instances, il s'embarqua pour la France, régla ses petites affaires temporelles, et se retira chez les Filles de Saint-Joseph, à la Flèche, où il finit ses jours." (Faillon, III, 104.)

En 1690, la terre de Jouaneaux fut jointe au domaine Saint-Gabriel dont le nom reste attaché à une paroisse de l'île de Montréal. Sur ce domaine et sur le fort qu'on y érigea, il a plusieurs faits à rappeler.

E.-Z. MASSICOTTE

ÉDUCATEURS D'AUTREFOIS — ANCIENS PROFESSEURS DE L'ÉCOLE NORMALE LAVAL (1)

M. J.-B. CLOUTIER: 1831-1920

M. Cloutier est une des figures les plus intéressantes parmi les éducateurs de la seconde moitié du 19^e siècle. Jean-Baptiste Cloutier naquit à Saint-Nicolas, comté de Lévis, le 24 novembre 1831. Saint-Nicolas, c'est aussi la paroisse natale des abbés Paquet et Demers: les premiers jouèrent un rôle de premier plan à l'Université Laval, en particulier Mgr L.-A. Paquet, et le second, en 1847, devint le premier évêque de Vancouver, alors pays de mission.

M. Cloutier débuta dans l'enseignement à Saint-Nicolas, à l'âge de 18 ans, en 1849. En 1852, il se présenta devant le Bureau des Examineurs catholiques de Québec, Bureau créé par la loi de 1842.

Lorsque les écoles normales du Bas-Canada furent établies en 1857, bien que marié et père de famille, M. Cloutier s'inscrivit comme élève-maître à l'École normale Laval de Québec. Doué d'un talent peu ordinaire, M. Cloutier obtenait un diplôme modèle le 15 juillet 1858. Ce diplôme porte le no 1, c'est-à-dire le premier diplôme accordé par l'École normale Laval. En 1920, à la mort de M. Cloutier, j'ai confié ce document historique à l'École normale de Québec, où il est précieusement conservé.

Dès septembre 1858, M. Cloutier prenait la direction de l'école modèle de Saint-Nicolas, et l'année suivante, 25 novembre 1859, il était nommé professeur à l'École normale Laval, succédant à M. Juneau qui venait d'être nommé inspecteur d'école. (2)

(1) Voir dans le *Bulletin des Recherches historiques* d'octobre et de novembre 1941, et de janvier, février et mars 1942, les biographies de MM. Tous-saint, de Fenouillet, Lacasse, Juneau et d'Ernest Gagnon.

(2) Voir la biographie de M. Juneau dans le *Bulletin* de février 1942.

M. Cloutier resta à son poste de professeur de pédagogie à l'École normale Laval jusqu'en 1891, alors qu'il prit sa retraite après quarante-deux années d'enseignement.

Au cours de ces quarante-cinq années de professorat, M. Cloutier ne se contenta pas de remplir avec zèle et compétence ses devoirs de professeur. Il se livra à des études pédagogiques suivies en s'abonnant aux revues européennes, particulièrement à celles de France, de Belgique et de Suisse. Il fit venir de ces pays des ouvrages de pédagogie et de méthodologie récemment publiés: M. Cloutier fut, au Canada français, un pionnier dans le domaine de la pédagogie moderne.

Afin de faire bénéficier le personnel enseignant de chez nous du fruit de ces études, M. Cloutier publia plusieurs manuels scolaires, marqués au coin d'une saine et progressive méthodologie. En effet, ses *Éléments de Grammaire française de Lhomond, entièrement revus, corrigés et augmentés*, parurent en 1873 et furent réédités à plusieurs reprises: nous possédons l'édition de 1889. En première page de ce petit volume se trouve une "Note pédagogique" annonçant une orientation nouvelle dans l'enseignement grammatical.

Il convient de noter ici que les écoles primaires du Bas-Canada, avant 1867, et les mêmes écoles depuis la Confédération, ont toujours été abondamment pourvues de Grammaire. Ma collection de Manuels scolaires en renferme une trentaine par différents auteurs français et canadiens, mais toutes imprimées soit à Québec, soit à Montréal, l'une d'elle à Joliette, la grammaire Lévesque. La plupart sont des rééditions de la Grammaire de l'abbé Lhomond, humaniste et grammairien français, qui vécut de 1727 à 1794.

À Québec, de 1859 à 1885, la Grammaire Lhomond atteignit sa 30^e édition; à Montréal de 1831 à 1880, elle se rend à sa 26^e édition, d'après les manuels de ma collection.

La Grammaire et les exercices Bonneau furent aussi très en vogue de 1857 à 1885: Montréal, 27^e édition, Québec, 26^e.

La Grammaire française élémentaire des Frères des Ecoles chrétiennes (F.P.B.) fut publiée à plusieurs éditions de 1840 à 1877. Aussi les Leçons de langue française par les mêmes (1882) eurent dans la suite de nombreuses éditions.

Les Exercices Orthographiques des Clercs de Saint-Viateur, imprimés à Québec en 1883, porte sur la couverture: 12^e édition.

La Grammaire de l'Académie par Bonneau et Lucan, revue par Michaud, atteignait à Montréal, en 1865, sa 31^e édition. Elle fut aussi imprimée à Québec en 1884.

La Grammaire Lacasse (adaptation de Lhomond) connut 30 éditions de 1867 à 1895.

La 4^e édition des Exercices orthographiques des Frères du Sacré-Coeur parut à Lévis en 1886.

La Grammaire Lafrance eut aussi de la vogue de 1867 à 1883.

Nous regrettons de ne pouvoir continuer ici cette énumération que je compléterai plus tard. Les Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame collaborèrent aussi à l'oeuvre de l'enseignement du français de 1850 à 1900.

Nous ne venons de mentionner que les grammaires publiées, chez nous, au cours du 19^e siècle. Il y aurait encore des choses intéressantes à dire des grammaires publiées de 1830 à 1870: celle de Liquien, 8^e édition à Québec, en 1838; les Nouveaux Exercices français de Cocquempot, 12^e édition à Québec, en 1862; Nouvelle grammaire française par Noël et Chapsal, Montréal, 1863.

Il faudrait aussi mentionner une quinzaine de grammaires imprimées en France et qui furent en usage dans nos écoles, et couverts de 1875 à 1900, notamment la Grammaire élémentaire de Robert, des Clercs de Saint-Viateur.

Enfin je termine cette énumération, par les deux plus anciennes grammaires que renferme ma collection de manuels :

“Nouvelle Grammaire française ou l’art de parler et d’écrire correctement”, par Jean-Philippe Boucher-Belleville, Montréal 1831.

“Grammaire française “de C. C. Le Tellier. La page titre est déchirée, mais à la page 7, on lit, écrit à la plume, le nom de Adèle Taché; puis, de la même écriture, à la page 138: “J’ai été au parloir-décembre 1838.” Cette grammaire, de très vieille apparence typographique, date certainement de 1825 ou 1830, peut-être antérieurement.

Et cette élève Taché était pensionnaire, en 1838, chez les Ursulines de Québec. Les Familles Taché étaient établies soit à Kamouraska, soit à Montmagny au début du 19^e siècle. Mademoiselle Taché, fille de Sir Étienne-Pascal Taché décéda à l’Hôpital général de Québec, le 17 octobre 1913, à l’âge de 87 ans.

C’est en dépit de la vague montante des éditions de grammaire ci-dessus énumérées, que M. Cloutier publia sa Grammaire française élémentaire et ses Devoirs grammaticaux, 1871, 1873.

Mais son désir de perfectionner les méthodes d’enseignement ne s’arrêta pas à la grammaire. En 1873, il publia un syllabaire intitulé “Premier livre des Enfants” ou Méthode rationnelle de Lecture. Rédigé d’après le procédé phonique, cet alphabet détermina un profond changement dans l’enseignement de la lecture élémentaire. (1)

En 1885, M. Cloutier mettait à la disposition du personnel enseignant un Recueil de leçons de choses sur les trois règnes de la nature et nombre de connaissances usuelles pra-

(1) Ma collection d’anciens manuels du 19^e siècle renferme une douzaine, au moins, d’Alphabet et de Syllabaire ou A.B.C.

tiques. En annonçant son nouvel ouvrage, l'auteur disait : "Ce livre est indispensable à tous les instituteurs et institutrices qui ont à cœur de se conformer au désir du Conseil de l'Instruction publique au sujet des leçons de choses."

Tous les Manuels publiés par M. Cloutier furent approuvés par le Conseil de l'Instruction publique.

Professeur expérimenté, auteur de plusieurs manuels scolaires, M. Cloutier ajouta à son labeur, en 1880, la fondation d'une revue pédagogique, qui porta d'abord le nom de *l'Ecole Primaire*. Après une année de publication, la revue s'appela *L'Enseignement Primaire*, nom qu'elle porta jusqu'en juin 1937, alors que je la donnai gratuitement au Département de l'Instruction publique pour en devenir le bulletin officiel. Le Département lui conserva son titre, mais en 1941 lui fit reprendre son double caractère de revue pédagogique et de bulletin officiel.

Dès le début de la revue, M. Cloutier lui donna un caractère théorique et pratique, s'inspirant des publications françaises et belges qu'il recevait régulièrement. En 1885, il m'invita à collaborer à sa revue, et, en 1890, il m'en abandonna la direction. En 1897, le Gouvernement ayant retiré le modeste octroi que recevait M. Cloutier pour sa revue, M. Cloutier annonça la disparition de l'unique bulletin de langue française consacrée à la pédagogie et à la méthodologie en Amérique.

J'achetai *L'Enseignement Primaire* de M. Cloutier et relevai le drapeau des instituteurs en doublant le nombre de pages de la revue, m'entourant de nombreux collaborateurs. Une demande faite auprès du Gouvernement Marchand, demande appuyée par les autorités religieuses et scolaires, et une lettre que j'adressai aux députés siégeant à l'Assemblée législative de Québec, eurent un plein succès.

A la séance de mai 1898, sur proposition de S.G. Mgr. Bégin, appuyé par l'honorable Gédéon Ouimet, une résolution

fut adoptée, recommandant au Gouvernement de faire adresser gratuitement la revue *L'Enseignement Primaire*, telle que modifiée et augmentée, à toutes les écoles catholiques de la Province.

Le Gouvernement se rendit à ce voeu et, à dater de septembre 1898 à juin 1937, ma revue fut adressée à tout le personnel enseignant, et cela sans aucune interruption.

C'est ainsi que la revue fondée par M. Cloutier en 1880 s'est prolongée par son ancien élève à l'École normale Laval, en 1883-84, pendant quarante-sept ans. Et sous les auspices du Département de l'Instruction publique, elle continue l'oeuvre commencée en 1880, sous le même titre: *l'Enseignement Primaire*.

La carrière de J.-B. Cloutier, comme éducateur, fut très fructueuse. Comme professeur de pédagogie, directeur de revue et auteur de manuels, il créa un mouvement de progrès, écho, des efforts des pédagogues catholiques de France et de Belgique de 1875 à 1900.

Dans son enseignement, ses écrits et ses livres, il s'affirma vrai chrétien. Laïque, il témoigna une sympathie sincère aux Congrégations enseignantes, qui participèrent, elles aussi, et dans une large mesure, aux progrès scolaires de 1850 à 1900.

M. Cloutier s'occupa aussi d'oeuvres sociales: Société de Saint-Vincent de Paul, Cercle catholique, Société Saint-Jean-Baptiste. Ce fut aussi l'un des premiers Patrons de l'École du Patronage, fondée par la Société de Saint-Vincent de Paul en 1861. En 1867, il est secrétaire du Conseil particulier de Québec et président de la Conférence N. Dame-des-Anges, St-Roch de Québec. En 1896, M. Cloutier est président de la Conférence Saint-Antoine-de-Padoue et membre du Conseil supérieur du Canada.

M. Cloutier a été un paroissien modèle à Saint-Jean-

Baptiste de Québec, dont il fut élu marguillier lors de l'érection de cette paroisse en 1886.

M. Cloutier décéda à Québec le 28 janvier 1920, dans sa 89^e année. Il repose avec la compagne de sa vie, Amanda Lambert, au cimetière Belmont, près Québec.

C.-J. MAGNAN.

LES DEUX PREMIERS GREFFIERS DE QUÉBEC

A quoi tient la gloire? Les greffiers, d'ordinaire, sont chargés de conserver les noms de ceux que la postérité doit honorer, et nous ignorons même les prénoms des deux premiers greffiers de Québec. Champlain, chargé par le roi de rendre la justice à ses sujets de la Nouvelle-France, choisit les hommes qu'il considérait les plus instruits et les plus capables pour administrer la justice. Louis Hébert remplit les fonctions de procureur du roi et Gilbert Courseron devint lieutenant du prévôt. C'est un nommé Nicolas qui fut fait greffier de ce semblant de juridiction. Sans un document de 1621 cité par Sagard, dit J.-Edmond Roy, Nicolas serait disparu dans la tourbe commune et on ignorerait même son existence. Aucune pièce d'écriture du sieur Nicolas n'a été conservée. On ignore tout de lui à part la mention de son nom et de sa charge. Nous n'en savons guère plus sur le sieur de La Ville qui succéda à Nicolas dans sa charge de greffier. Une seule pièce d'écriture signée par lui a été conservée. C'est la mise en possession d'une terre accordée à Guillaume Couillard. Elle est en date du 2 décembre 1635. Champlain, très malade, avait chargé M. de Gand, commis-général de la Compagnie de la Nouvelle-France, de présider cette prise de possession. C'est le sieur de La Ville qui eut l'honneur de rédiger le testament de Samuel de Champlain. On sait que ce testament fut attaqué devant les tribunaux

français qui le déclarèrent un "testament hétéroclite". Il n'a, d'ailleurs, pas été conservé. Que devint le sieur de La Ville après la mort de Champlain, son protecteur? Ce de La Ville ne serait-il pas le Jacques de La Ville mentionné en 1646 comme caporal de la garnison de Québec? (*Rapport de l'Archiviste de la province de Québec, 1921-1922, p. 4*).

NOËL LANGLOIS

Tanguay n'indique pas l'origine de Noël Langlois, l'un des plus anciens colons du Canada puisqu'il se marie à Québec en 1635. Heureusement un contrat de mariage passé par Auber, le 7 juillet 1666, à l'occasion d'un second mariage de Noël Langlois, nous apprend qu'il était fils de défunts Guillaume et Jeanne Millet, de Saint-Léonard en Normandie, au diocèse de Sées. L'abbé Gaulier, dans *Canada, Perche et Normandie*, a identifié ce Saint-Léonard avec la paroisse du même nom à Honfleur. Il a eu tort, car Honfleur appartenait au diocèse de Lisieux. Nous-même, dans *La Conquête du Canada par les Normands* (2^e édit., p. 145), l'avons identifié avec Saint-Léonard-des-Parcs, dans l'Orne. Une carte, que nous possédons, du *Petit Atlas National des Départements de la France* (édit. 1835) situe Saint-Léonard à une lieue environ à l'ouest de Courtomer. Le *Dictionnaire Universel de la France* de Saugrain (édit. 1726) porte: "Saint-Léonard en Normandie, diocèse de Séez, élection d'Alençon, 128 habitants"; et le *Dictionnaire National des Communes de France* (édit. 1902): "Saint-Léonard-des-Parcs (Orne), arr. Alençon, canton Courtomer, 158 habitants". L'addition "des-Parcs" semble donc récente.

Nous avons consulté les registres paroissiaux de Saint-Léonard sans rencontrer le nom de Langlois. Il est vrai que nous ne nous attendions pas à trouver l'acte de baptême de notre colon, puisqu'il serait né en 1603, d'après le recense-

ment de 1681 (Sulte, "Hist.", t. V, p. 81, 1), en 1607, d'après celui de 1667 (1. cit., t. IV, p. 67, 3), et que les registres de Saint-Léonard ne débutent qu'en 1623. Par contre, nous y avons trouvé plusieurs Millet, nom de la mère de Noël Langlois, d'où l'on serait induit à conclure que Guillaume Langlois serait venu d'ailleurs se marier à Saint-Léonard. Citons Noël Millet, père de Marguerite, marraine le 1er mars 1624 (ce Noël Millet pourrait bien être à la fois l'oncle et le parrain de Noël Langlois), François Millet, époux d'Anne Lambert, qui font baptiser un fils, Noël, le 2 décembre 1628, Thiennette Millet (1634), Marie Millet (1637), etc.

Les surnoms de *Boisverdun*, — aussi pris par une famille Gauthier, — et surtout de *Traversy*, adoptés par les fils de Noël Langlois, seraient peut-être des lieux dits de Saint-Léonard. En ce cas ils confirmeraient notre opinion.

BERNEVAL

LE GÉNÉRAL AMHERST PARLAIT-IL FRANÇAIS?

Depuis la publication de notre article sur la capitulation de Montréal (1), un lecteur a demandé si le général Amherst connaissait notre langue.

L'heureux conquérant fut un militaire, rude parfois, et nous n'avons pas à modifier ce qu'en ont dit les biographes qui le louangent ou le semencent. Ici, nous nous bornons à répondre à la question posée.

Amherst, lorsqu'il s'empara de Montréal, n'était âgé que de 43 ans, mais il guerroyait depuis longtemps, car il avait commencé sa carrière à 14 ans, en suivant les troupes en Allemagne et en Flandre. Il fit même partie des troupes

(1) B. des R. H. 1940, p. 48.

alliées défaites par l'armée française en 1745, à la fameuse bataille de Fontenoy.

Comme plusieurs des officiers britanniques de l'époque, il devait parler français. Le projet de capitulation de Montréal, qui lui fut soumis le 7 septembre 1760, n'était certainement pas rédigé en anglais, cependant il dut le lire seul ou avec l'aide de son secrétaire. En tout cas voici ce que nous voulons signaler.

Quelques jours après l'entrée de son armée à Montréal, le général Amherst visita l'Hôtel-Dieu où plusieurs soldats anglais étaient alités.

Etonné et enchanté de constater quels soins les religieuses hospitalières prenaient des blessés, il écrivit ou fit écrire la lettre suivante dont nous avons une photocopie d'après l'original conservé dans les archives de l'Hôtel-Dieu.

Lisez-la attentivement au point de vue correction et tournure. Nous n'y changeons rien.

Montréal ce 25e Sep're 1760

Ma Soeur

J'ai trop lieu de me louer des Soins dont je me Suis appercu ce Matin, que Vous avés de Nos Malades, pour que Je ne Vous en témoigne pas ma plus vive reconnaissance: cet Echantillon m'est un sur garand que, sans vous en demander le Continuation, Vous ne relacherai point de Charité et d'égard envers Eux.

J'ose Vous prier de Vouloir bien me permettre de présenter à la Communauté une Couple de Cent de Gros Ecus avec deux Douzaine de vin de Madeire; Ce ne sont que des Erres (2) du bien que Je veut à une Société aussi respectable que Celle du Monastere de St Joseph de l'hôtel Dieu de

(2) Evidemment il voulait dire *arrhes*.

Montréal, qui peuvent Compter de la part de la Nation Britannique sur la même protection dont Elle a Jouie sous la domination Française.

Daignés agréer mes très humbles remercimens du beau fruit et du Sirop qui viennent de m'être remis de Votre part; et Souffrès que Je Vous assure du profond Respect avec lequel Je Suis

Ma Soeur

Votre très humble et très
Obeissant Serviteur

Jeff. Amherst

Soeur Martel Superieure du Monastere
de St Joseph de l'hotel Dieu de Montréal.

* * *

N'est-ce pas que l'orthographe et la composition de cette lettre se comparent bien avec les écrits des scribes et des officiers français de l'époque? Maintenant, qui dira si elle a été dictée par celui qui l'a signée?

E.-Z. MASSICOTTE

REFERENCES BIOGRAPHIQUES
CANADIENNES

Archambault, Jacques — Fondateur de la famille Archambault au Canada. Originaire de Dompierre-sur-mer, en

Aunis, il passa ici en 1645. Archambault est à plusieurs reprises mentionné dans l'*Histoire de la colonie française* de l'abbé Faillon. (Cf. L'abbé Archambault, *Généalogie de La famille Archambault*).

Archambault, Denis — Fils de Jacques Archambault, un des premiers colons de Montréal, il exposa sa vie plusieurs fois pour le salut de la colonie de Montréal et finit par être tué en mai 1651, en chargeant un canon de fonte qu'il voulait tirer sur les Iroquois.

Archambault, comte de Douglas, Louis — Né à Montréal en 1757, de François-Prisque Douglas, capitaine au régiment de Languedoc, et de Charlotte Lacorne de Saint-Luc. Né à Montréal en Canada, il décéda à Montréal en France le 27 février 1842, après y avoir joué un rôle politique important. (Cf. *B. des R. H.*, 1901, p. 221).

Archambault, Le chanoine Paul-Loup — Né à la Rivière-des-Prairies le 29 septembre 1787, de Jean-Baptiste Archambault et d'Angèle Hachin. Curé de Vaudreuil, il contribua beaucoup à la fondation de la Congrégation des Soeurs de Sainte-Anne. Chanoine honoraire et vicaire général de Montréal pour la circonscription de Vaudreuil. Décédé à Vaudreuil le 26 février 1858. (Cf. L'abbé E.-J. Auclair, *Histoire des Soeurs de Sainte-Anne*).

Archambault, Jean — Député de Leinster à la Chambre d'Assemblée de 1800 à 1804.

Archambault, Le chanoine Louis-Misaël — Né à Saint-Antoine-de-Chambly le 14 juillet 1812, d'Ignace Archambault et de Marie-Reine Emery dit Coderre. Prêtre le 15 janvier 1837, il fut curé de Saint-Hugues. Il décéda dans cette paroisse le 10 juillet 1894. Chanoine du chapitre de Saint-Hyacinthe. Auteur d'une *Généalogie de la famille Archambault*, publiée en 1891. (Cf. *B. des R. H.*, 1930. p. 511).

Archambault, L'hon. Louis — Né à la Longue-Pointe

le 7 novembre 1817, de Jacques Archambault et de Thérèse Raymond. Notaire. Député de L'Assomption à la Chambre d'Assemblée puis conseiller législatif de Repentigny. Député de L'Assomption à la Chambre des Communes. Ministre dans les cabinets Chauveau et Ouimet. Décédé à L'Assomption le 3 mars 1890. (Cf. J.-Edmond Roy, *Histoire du Notariat*).

Archambault, Jacques — Député de Leinster à la Chambre d'Assemblée de 1810 à 1814.

Archambault, Alexandre — Il fut député de L'Assomption à la Chambre d'Assemblée de 1861 à 1863.

Archambault, Louis — Né à L'Assomption le 7 mars 1829. Menuisier de son état, il s'établit à Montréal et devint entrepreneur. Fondateur de la Société des Artisans canadiens-français le 28 décembre 1876. Décédé à Saint-Eustache le 2 octobre 1906. (Cf. *La Saint-Jean-Baptiste*, 1924-1925).

Archambault, L'hon. Pierre-Urgel — Né à L'Assomption. Elu conseiller législatif de Repentigny en octobre 1858, il conserva ce siège jusqu'à 1867. Décédé à L'Assomption le 19 août 1871. (Cf. *Journal de l'Instruction Publique*, septembre 1871).

Archambault, Charles — Arpenteur et inspecteur d'écoles, il joua un rôle considérable dans le comté de Beauharnois. Il fit la campagne de 1812 en qualité de capitaine d'une compagnie de milice. Député de Beauharnois à la Chambre d'Assemblée de 1830 à 1838.

Archambault, Urgel-Eugène — Né à L'Assomption le 27 mai 1834 de Louis Archambault et de Marie-Angélique Prud'homme. Instituteur, il fut mis en 1859 à la tête de l'Académie Commerciale de Montréal qui devint l'oeuvre de sa vie. En 1873, il acceptait la charge de surintendant des écoles de la Commission Scolaire de Montréal. Un des fon-

dateurs de l'École polytechnique de Montréal. Décédé à Montréal le 20 mars 1904.

Archambault, Eugène — Né à Saint-Paul l'Hermitte le 4 juin 1836. Avocat, il exerça sa profession pendant 71 ans à Lacadie et à Saint-Jean-d'Iberville. Décédé le 16 mars 1932, à l'âge de 96 ans. (Cf. *B. des R. H.*, 1931, p. 240).

Archambault, Cyrille — Avocat, il fut élu membre du Conseil de ville de Montréal. Il périt dans l'explosion des chaudières du steamer *Saint-John* dans le port de New-York, le 1er octobre 1865. M. Archambault n'était âgé que de 32 ans.

Archambault, François-Xavier — Il fut député de Vaudreuil à l'Assemblée législative de Québec de 1882 à 1884.

Archambault, Louis-Henri — Né à Saint-Roch-de-l'Archigan en octobre 1851, de l'honorable Louis Archambault et d'Elisabeth Dugal. Avocat en 1873, il exerça sa profession à Montréal. Décédé le 5 janvier 1917. Frère de Mgr Joseph-Alfred Archambault et de sir Horace Archambault. (Cf. *Le Devoir*, 5 janvier 1917).

Archambault, Francis — Né à L'Assomption en 1880, de François Archambault et de Marie-Ozine Magnan. Il étudia le chant à New-York, puis à Paris et en Italie. Devenu artiste lyrique, il chanta en Angleterre et aux États-Unis. Il mourut à Montréal en 1915, à l'âge de 35 ans. (Cf. *B. des R. H.*, 1935, p. 120).

Archambault, Pierre-Amable — Avocat. Greffier de la Cour de Circuit du district de Montréal pendant plusieurs années. Décédé à Montréal le 13 mars 1916. (Cf. *Le Devoir*, 13 mars 1916).

Archambault, Joseph-Louis — Né à Varennes le 19 juin 1849, de J.-N.-A. Archambault notaire, et d'Aurélié Mongeau. Avocat de la cité de Montréal. Décédé à Montréal le 27 mai 1925. Auteur de *Jacques Cartier ou le Canada*

vengé, drame historique publié en 1880; de deux brochures sur le Canada et le Conseil Privé, etc, etc. (Cf. *B. des R. H.*, 1928, p. 499).

Archambault, Mgr Joseph-Alfred — Né à L'Assomption le 23 mai 1859, de l'honorable Louis Archambault et d'Élisabeth Dugal. Ordonné prêtre le 22 juin 1882, il fut professeur de collège vice-recteur de l'université Laval de Montréal, chanoine, protonotaire apostolique, etc, etc. Premier évêque de Joliette le 23 juin 1904, il décéda à Saint-Thomas de Joliette le 26 avril 1913. (Cf. L'abbé Elie-J. Auclair, *Prêtres et religieux*, p. 110).

Archambault, Sir Horace — Né à L'Assomption le 6 mars 1857, de l'honorable Louis Archambault et d'Élisabeth Dugal. Il remplaça son père au Conseil législatif. Président de ce corps de 1897 à 1908. Procureur général de la Province. Juge de la Cour du Banc du Roi. Juge en chef de la Province. Créé chevalier (Knight). Décédé à Trois-Pistoles le 25 août 1918. (Cf. P.-G. Roy, *Les juges de la province de Québec*, p. 13).

Archambault, Joseph-Eloi — Né à Saint-Jacques-de-l'Achigan le 3 décembre 1861, de François Archambault et d'Ozine Magnan. Établi à Saint-Gabriel-de-Brandon comme notaire. Député de Berthier à la Chambre des Communes de 1900 à 1908. Inspecteur des poids et mesures à Montréal. Décédé à Joliette le 23 décembre 1916. (Cf. Ducharme, *Histoire de Saint-Gabriel de Brandon*, p. 218).

*Archambault, L'hon. Adélar*d — Né à Saint-Paul l'Hermite le 26 avril 1862, il passa jeune aux États-Unis, où il se créa une belle situation. Avocat, il eut la confiance de ses concitoyens de Woonsocket qui l'élirent député à la législature de l'état de Massachussets. Plus tard, il fut élu lieutenant-gouverneur de l'État. Décédé le 19 février 1923. (Cf. *L'Union*, mars 1923).

Archambault, R. P. Louis-Amédée — Né à Saint-Cé-

saire-de-Rouville le 4 décembre 1864, de Paul Archambault et de Marie Maynard. Dominicain. Décédé à Ottawa le 20 juin 1925. Auteur de *Philosophie et religion*, publié en 1900. (Cf. *B. des R. H.*, 1929, p. 116).

Archambault, L'hon. Jean-Baptiste — Né à Saint-Antoine-de-Verchères le 21 mars 1871, de Stanislas Archambault et de Catherine Dupré. Avocat en 1895. Juge de la Cour de Circuit de Montréal le 29 novembre 1913. (Cf. P.-G. Roy, *Les juges de la province de Québec*, p. 17).

Archambault, L'hon. Joseph — Né à Montréal le 17 février 1879, du mariage du docteur Gaspard Archambault et de Marie-Louise Papin. Député de Chambly-Verchères à la Chambre des Communes. Juge de la Cour Supérieure pour le district de Saint-François. Transféré au district de Montréal. (Cf. P.-G. Roy, *Les juges de la province de Québec*, p. 15).

Archambault, R. P. Papin — Né à Montréal le 13 août 1880, de Gaspard Archambault et de Marie-Louise Papin, Jésuite. Fondateur des Semaines Sociales. Auteur de plusieurs ouvrages.

Archambault, Joseph (Palmieri) — Né à Terrebonne le 15 octobre 1871. Artiste favori des théâtres de Montréal pendant plusieurs années.

Archambault, Gustave — Né à Montréal le 18 décembre 1883, de Gaspard Archambault et de Marie-Louise Papin. Médecin, il étudia quatre ans à Paris sous les professeurs Gaucher et Albarran. Professeurs à l'université de Montréal. A fait la Grande Guerre.

Archambault, A.-S. — Avocat. Auteur de *Code de Procédure civile de la province de Québec*, publié en 1920.

Archambault, Le chanoine — Supérieur actuel du séminaire de St-Hyacinthe.

Archer, Andrew — Auteur de *A History of Canada, for the use of school*, publiée à Londres en 1875.

Archer, L'hon. Charles — Né à Québec le 30 mars 1869, de Joseph A. Archer et de Marie-Eugénie Lamontagne. Juge de la Cour Supérieure de 1910 à 1933. Décédé à Montréal le 18 juin 1934. (Cf. P.-G. Roy, *Les juges de la province de Québec*, p. 19).

Archibald, L'hon. John Sproot — Né à Musquodoboit, près d'Halifax, le 8 septembre 1843, de William Archibald et Nancy Archibald. Juge de la Cour Supérieure pour le district de Montréal. Décédé à Montréal le 16 janvier 1932. Auteur de *Relations of the Races in Lower Canada*. (Cf. P.-G. Roy, *Les juges de la province de Québec*, p. 21).

Argenson, Pierre de Voyer, vicomte d' — Gouverneur de la Nouvelle-France de 1658 à 1661. (Cf. P.-G. Roy, *La réception de M. d'Argenson*).

Arles, Henri d' (Henri Beaudé) — Né à Arthabaska le 9 septembre 1870, de Athanase Beudet et de Elisabeth Le Prince, écrit plusieurs ouvrages remarquables. Décédé à Rome le 9 juillet 1930.

Armand, L'hon. Joseph-François — Né à la Rivière-des-Prairies le 14 décembre 1820, de François Armand et de Marie-Louise Vincent. Il fut conseiller législatif de 1858 à la Confédération puis sénateur du Canada. Décédé le 1er janvier 1903. (Cf. *B. des R. H.*, 1935, p. 171).

Armstrong, L'hon. James — Né à Sorel en 1819, il était le fils de Charles-Logie Armstrong. Admis au barreau le 12 janvier 1844. En 1869, M. Armstrong accepta la charge de juge en chef de l'île Sainte-Lucie, une des Antilles anglaises. Il revint au pays un peu après 1880 et décéda à Sorel le 25 novembre 1888. L'année même de sa mort, il avait présidé la Commission du Travail instituée par le gouvernement du Canada pour s'enquérir des conditions des ou-

vriers dans tout le pays. (Cf. *Le Sorelois*, 28 novembre 1940).

Arsmtrong, Charles N. — Né à Sainte-Ursule-de-Mas-kinongé le 19 mars 1830, de James Armstrong et de Marie-Anne-Charlotte Olivier. Entrepreneur de chemins de fer. Construisit le chemin de fer de la Baie-des-Chaleurs. On sait que c'est ce chemin de fer qui provoqua la chute du gouvernement Mercier en 1891. Décédé à Saint-Gabriel-de-Brandon le 5 août 1932. (Cf. *B. des R. H.*, 1931, p. 696).

Arnaud, Marguerite — Membre de l'institut de la Soeur Bourgeoys, elle prit le nom de religion de Soeur Saint-Arsène. Fondatrice de la maison de son ordre à Louisbourg, elle fut obligée de passer en France lors de la prise de la forteresse. Elle y décéda en 1764.

Arnaud, R. P. Charles-André — Né en France, il entra dans l'ordre des Oblats de Marie Immaculée. Le Père Arnaud fut employé toute sa vie dans les missions du Saguenay et de la côte du Labrador. Décédé à la Pointe-Bleue le 3 juin 1914. Un des grands missionnaires de l'Ordre des Oblats. (Cf. *Bulletin de la Société de géographie de Québec*, vol. 8, p. 201).

Arnold, Benedict — Il fut d'abord apothicaire puis libraire, il devint ensuite colonel, général, etc., etc. C'est lui qui commanda l'expédition américaine contre Québec en 1775-1776. (Cf. L. N. Arnold, *Life of Benedict Arnold*; J. Todd, *The Real Benedict Arnold: The Makers of Canada*).

Arnoldi, Johann Peter — Originaire d'Allemagne, il passa au Canada en 1761 ou 1762. Ici, il fut marchand puis hôtelier. Décédé à Montréal le 6 août 1801. (Cf. *B. des R. H.*, 1940, p. 310).

Arnoldi, Michaël — Orfèvre canadien dont les oeuvres sont fort recherchées de nos jours. Décédé aux Trois-Rivières le 27 août 1807. (Cf. *B. des R. H.*, 1940, p. 312).

Arnoldi, Charles-Daniel — Médecin, il fut le premier président du Collège des Médecins. Il était médecin de la prison de Montréal en 1837-1838, et les Patriotes eurent beaucoup à se plaindre de lui. Décédé à Montréal le 19 juillet 1849. (Cf. Joseph Gauvreau, *Canadian Medical Journal*, juillet 1932).

Arnould, Louis — Professeur de littérature à l'université de Montréal. Retourné en France.

Arnoux, André — Chirurgien-major des vaisseaux du roi à Rochefort, il passa dans la Nouvelle-France en 1749. Il devint l'année suivante chirurgien-major des troupes à Québec. Il eut aussi la direction de tous les hôpitaux de la colonie. Ami de Montcalm. Décédé à Montréal en août 1760. (Cf. *B. des R. H.*, 1914, p. 373).

Arnoux, Joseph — Frère de Joseph Arnoux, il vint s'établir comme marchand apothicaire à Québec. Mais comme tous les apothicaires du temps, il faisait de la médecine. C'est lui qui eut l'honneur de donner ses soins à Montcalm dans la triste journée du 13 septembre 1759. Il retourna en France en août 1766. (Cf. *B. des R. H.*, 1914, p. 374).

Arpin, R. P. Ludger — Né à La Présentation, comté de Saint-Hyacinthe, le 9 avril 1841, d'Édouard Arpin et d'Éléonore Jacques. Membre de la Compagnie de Jésus. Fondateur de la paroisse de l'Immaculée Conception à Montréal. Décédé à Montréal le 30 juin 1908. (Cf. *Semaine Religieuse de Montréal*, 13 juillet 1908).

Arsenault, L'hon. Joseph-Octave. — Né à Cascumpec, Ile du Prince-Édouard, de Melême Arsenault et de Bébiane Poirier. Fut pendant 28 ans membre de la législature de l'île du Prince-Édouard. Sénateur du Canada, en 1905. Décédé le 14 décembre 1907. (Cf. J.-H. Blanchard, *Histoire des Acadiens de l'île du Prince-Édouard*).

Arsenault, L'hon. Aubin-Edmond — Né à Egmont Bay, île du Prince-Édouard, le 28 juillet 1870, de Joseph-O.

Arsenault et de Gertrude Gaudet. Avocat. Membre du gouvernement mathieson. Juge de la Cour Supérieure pour la province de l'île du Prince-Édouard.

Arsenault, Adrien-F. — Avocat. Député à la législature de l'île du Prince-Édouard.

Arsenault, Mgr Joseph-Clovis — Né à Saint-Gervais, comté de Bellechasse, le 19 septembre 1862, de Hilaire Arsenault et de Rose Roy. Curé puis procureur de l'archevêché de Québec. Chanoine du chapitre de Québec. Prêlat de Sa Sainteté, etc. Décédé à Québec le 10 août 1929. (Cf. *Semaine Religieuse de Québec*, septembre 1929).

Arsenault, R. P. Augustin — Né à Mont-Carmel, Ile du Prince-Édouard, le 21 mars 1896, de François Arsenault et de Mathilde Arsenault. Un des premiers Acadiens à entrer dans l'Ordre des Rédemptoristes. Décédé à Sainte-Anne-de-Beaupré le 12 février 1928. (Cf. Allaire, *Le clergé canadien français*, V, p. 307).

Artaquette, Diron d' — Commissaire et ordonnateur tout à la fois et directeur de la Compagnie d'Occident, M. Diron d'Artaquette vécut en Louisiane de 1707 à 1712. Il adressa plusieurs rapports au ministre. (Cf. R. P. Le Jeune, *Dictionnaire général*. p. 87).

Artrey, J.-L.-L. — Auteur d'une Anthologie Internationale publiée à Paris en 1927 dans laquelle il a fait figurer plusieurs poètes canadiens-français.

Artus de Sailly, Louis — Il fut le premier juge royal à Montréal et décéda dans cette ville en 1666. (Cf. E.-Z. Massicotte, *B. des R. H.*, 1915, p. 206).

Ashe, Edward-D — En 1855, le lieutenant Edward-D. Ashe, de la marine royale, était mis en charge d'un observatoire que le gouvernement anglais venait d'installer sur la citadelle de Québec. C'est lui qui installa un peu plus tard l'observatoire sur les Plaines d'Abraham. Il résigna ses

fonctions en 1886 et s'en alla vivre à Sherbrooke. (Cf. *B. des R. H.*, 1936, p. 16).

Ashe, Edward Percy — Né à Québec le 8 avril 1852, du commandant Ashe et de Mariella Percy. Il entra dans la marine anglaise et parvint au grade de contre-amiral. Décédé accidentellement en Angleterre en juillet 1914. (Cf. *B. des R. H.*, 1931, p. 626).

Ashe, William Austin — Arpenteur, William Austin Ashe succéda à son père comme directeur de l'Observatoire de Québec, en 1886. Homme très compétent, il décéda le 26 décembre 1893. (Cf. *B. des R. H.*, 1936, p. 16).

Ashby, J.-S.-Aimé — Né le 30 avril 1876, de Georges Ashby et d'Euphrosine Messier. Notaire. Député de Jacques-Cartier à la législature de Québec de 1916 à 1920.

Asselin, Louis-Napoléon — Né à Saint-François de l'île d'Orléans le 21 juillet 1850, de Louis Asselin et de Marie Laperrière. Avocat, il s'établit à Rimouski et fut député de ce comté à l'Assemblée législative de 1881 à 1886. Shérif de Rimouski puis agent de repatriement pour le gouvernement d'Ottawa. Fondateur du *Progrès du Golfe*. Décédé à Biddeford, état du Maine, le 22 juillet 1921. (Cf. P.-G. Roy, *Les avocats de la région de Québec*, p. 12).

Asselin, Olivar — Né à Saint-Hilarion, comté de Charlevoix, le 8 novembre 1874, de Icient Asselin et de Cédulie Tremblay. Journaliste. Un des fondateurs du parti nationaliste. Décédé à Montréal le 18 avril 1937. (Cf. Raphaël Ouimet, *Biographies canadiennes-françaises*; Joseph Gauvreau, *Olivar Asselin*).

Asseline de Ronnal — Il visita la Nouvelle-France en 1662 et s'arrêta à Tadoussac, Québec, Trois-Rivières et Montréal. Il écrivit un journal de son voyage dont partie a été conservée. (Cf. A.-G. Doughty, *Rapport sur les Archives Publiques* pour l'année 1928, p. 28).

Athlone, Le comte d' — Gouverneur général du Canada depuis 1940.

Atkinson, Henry — Né à Québec le 11 octobre 1832, d'Edward Atkinson et de Jessie Atkinson. Propriétaire des importants moulins d'Etchemin qu'il exploita pendant quarante ans. Décédé à Denver, Colorado, le 21 mai 1906. (Cf. *B. des R. H.*, 1926, p. 365).

Atwater, L'honorable Albert William — Né à Montréal, le 19 mai 1856, de Albert Atwater et de Julia Brush. Avocat. Elu député de Montréal, division no 4, à la législature de Québec en juin 1896, il fut trésorier de la Province dans le ministère Flynn. Décédé à Intra, en Italie, le 2 novembre 1929 et inhumé à Montréal le 25 du même mois.

Aubé, Edouard-Winceslas — Journaliste puis fonctionnaire civil à Ottawa et à Québec. Décédé à Québec le 14 novembre 1919.

Aubenton de Villebois, Ambroise — Envoyé ici en 1699 dans les intérêts de la Ferme d'Occident, sa mission fut courte et n'eut pas un gros succès. (Cf. *B. des R. H.*, 1910, p. 14).

Auber, navigateur — Son histoire ressemble un peu à la légende. Auber, originaire de Dieppe, aurait amené en France, en 1508, des Sauvages de l'Amérique Septentrionale. Auber aurait fait la pêche sur les bancs de Terre-Neuve dès les premières années du seizième siècle. (Cf. Bibaud, *Le Panthéon canadien*, p. 7).

Auber, Claude — Premier notaire de la Côte de Beau-pré. Nommé en 1650. Il fut notaire à Québec à partir de 1664. Décédé à Québec en mars 1684. Son greffe, très important, est conservé aux Archives Judiciaires de Québec. (Cf. *B. des R. H.*, 1934, p. 34).